

## L'ANNIVERSAIRE DE RACINE

—Monsieur, dit le régisseur général en entrant dans le bureau, avez-vous pensé que nous allons avoir bientôt l'anniversaire de Racine ?

M. Saint-Gratien, directeur du théâtre municipal de la petite ville de Rubis-sur-l'Ongle, se renversa dans son fauteuil :

—Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

—Je ferai respectueusement observer à monsieur le directeur que monsieur le directeur touche de la ville une subvention annuelle de six cents francs pour donner au théâtre municipal des matinées classiques populaires. Je crois donc que monsieur le directeur ne peut faire autrement que de célébrer cet anniversaire.

—Ils m'embêtent avec leurs matinées classiques populaires !... Je leur ai flanqué la *Dame de chez Maxim* et la *Grâce de Dieu*, et ils ne sont pas encore contents ?...

—La question n'est pas là, monsieur le directeur... Chacun sait ici qu'il n'y a que des éloges à adresser à votre habile et intelligente gestion... C'est pourquoi je crois qu'il serait à la fois utile et adroit de reconnaître les libéralités de la ville à votre égard en célébrant l'anniversaire de Racine...

—Mais comment voulez-vous que je célèbre, ce bougre d'anniversaire ?...

—D'ordinaire, dans les théâtres de Paris, à l'Odéon, entre autres, à l'époque où j'en faisais partie, on représente un à-propos en vers dû à un jeune poète plein d'espérance, et l'on couronne ensuite le buste du poète, en présence de toute la troupe, vêtue de costumes du temps.

—Est-ce que vous vous fichez de moi, Firmin ?... Un à-propos en vers dû à un jeune poète, où voulez-vous que je trouve ça ici ?...

—Mais il me semble que moi-même...

—Vous ?... D'abord, vous n'êtes pas jeune... pour ce qui est d'être poète, j'aime mieux vous croire que d'y aller voir...

—Mais, monsieur le directeur...

—Suffit... Qu'est-ce qu'il a fait, en somme, ce Racine ?... Des pièces comme tout le monde ?...

—Des tragédies, monsieur le directeur, de superbes tragédies...

—Qu'est-ce qui lit ça, aujourd'hui ?... Je vous le demande...

—Moi, monsieur le directeur... Voici ses œuvres complètes, un de mes livres préférés.

—Ce petit bouquin ?... Eh bien, il ne s'est pas foulé, votre Racine !... Enfin, laissez-moi ça... J'y jeterai un coup d'œil.

—Alors vous approuvez, vous adoptez mon idée ?...

—Dame, du moment que ça se fait à Paris, on peut bien servir ça ici... Et puis, d'ailleurs, ça ou autre chose...

—Et vous voulez bien que je me charge de la composition du programme ?...

—Ah ! ça, non, par exemple !... Un à-propos de vers, des costumes du temps... Ça nous coûterait les yeux de la tête !... Et je ne veux pas dépenser un centime, pas un centime, entendez-vous... Je vais étudier la question moi-même, et je m'en vais vous élaborer un de ces programmes qui ne sera pas piqué de hannetons, je vous le garantis !...

—Je me fie à la haute compétence de monsieur le directeur.

—Il y a bien la question du couronnement du buste de votre ami... de chose... de Racine... Cela me paraît indispensable... Et, pour cela, il nous faut un buste...

—Il me semble qu'en écrivant à Paris...

—Oh ! naturellement... Seulement est-ce que c'est vous qui le paierez, ce buste ?... Non, n'est-ce pas ?... Ce sera encore le père Saint-Gratien !... Il faut nous arranger autrement... Voyons, nous avons, aux foyer, le buste de la République... Est-ce qu'on ne pourrait pas le couronner ?

—Monsieur le directeur, cela me fend le cœur... Quand je pense que, pour une pièce de douze francs, on pourrait avoir un si beau buste en plâtre de Racine, avec sa magnifique perruque de Louis XIV !

—Une perruque ?... Vous en collerez une à la République... Ça nous fera un superbe Racine !...

—Mais, monsieur le directeur...

—Voilà qui est entendu... Occupez-vous du buste de la République et de la perruque... Et maintenant laissez-moi seul... J'ai besoin de bûcher la question du programme... Je vais commencer par lire votre bouquin... Allez, Firmin...

\* \* \*

Resté seul, M. Saint-Gratien entreprit de lire les œuvres complètes de Jean Racine. Mais ainsi qu'il venait de le faire entendre à Firmin, les vers n'étaient pas son fort, et il affectait pour eux un certain mépris.

Aussi se borna-t-il, pour commencer, à jeter les yeux sur la table du volume.

Puis il se mit à réfléchir profondément.

Au bout de quelques instants, il se leva. M. Saint-Gratien était de ces hommes qui ne peuvent réfléchir dans l'inaction. Ses idées ne lui venaient qu'en marchant.

Il prit son chapeau et se rendit sur le mail qu'il se mit à arpenter de long en large, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos, sans voir personne.

Les Rubiconds, — c'est ainsi que l'on appelle les habitants de Rubis-sur-l'Ongle, — habitués à considérer, en M. Saint-Gratien, un homme bien élevé, courtois, saluant les gens plutôt deux fois qu'une, n'en croyaient point leurs yeux. M. Saint-Gratien venait de les croiser à diverses reprises, et il n'avait même pas porté la main à son chapeau :

—Qu'a donc M. Saint-Gratien ? se demandaient-ils. Il n'est pas dans son assiette.

Soudain, M. Saint-Gratien sembla prendre un parti !

Il quitta le mail, et se rendit sur le quai, où la foire se tenait.

Il entra successivement au cirque des Familles, au théâtre des Merveilles animées, au théâtre forain des Folies-Bergère, dans la baraque des Surprises de la science.

Puis il quitta le champ de foire, remonta, perpendiculairement aux quais, la rue de la Manutention, tourna à droite, par la rue des Dames-Protectrices, et pénétra à l'Olympia-Coquenard, le plus grand en même temps que le seul café-concert de Rubis-sur-l'Ongle.

M. Saint-Gratien faisait là une chose extraordinaire.

En quelques secondes il reniait tout son passé.

M. Saint-Gratien, en effet, n'avait jamais mis et n'avait jamais voulu mettre les pieds à l'Olympia-Coquenard.

Il avait toujours affecté de considérer cet établissement comme n'existant pas. Quand quelqu'un en parlait devant lui, il paraissait ne point comprendre.

Pour un peu, s'il n'avait craint qu'on lui répondît, il aurait demandé :

—L'Olympia-Coquenard, qu'est-ce que c'est que cela ?... Cela existe donc ?

Or, l'Olympia-Coquenard existait, et au grand dam de M. Saint-Gratien, car il faisait au théâtre municipal une désastreuse concurrence, en raison de ce que le directeur, M. Coquenard, avait eu l'heureuse idée d'installer dans l'immeuble un bar communiquant directement avec les coulisses.

M. Saint-Gratien, surmontant ses répugnances, franchit donc le seuil de l'Olympia-Coquenard, et resta une demi-heure enfermée avec M. Coquenard.

\* \* \*

Bientôt le bruit se répandit dans Rubis-sur-l'Ongle que le théâtre municipal préparait une représentation extraordinaire pour célébrer l'anniversaire de Racine.

On en parla, le soir, au Café du Commerce.

Le sous-préfet fit retenir une loge.

Ce fut un événement, car, jamais, jusqu'alors, le sous-préfet ne s'était rendu au théâtre, vu ses démêlés constants avec le conseil municipal.

Aussitôt chacun voulut faire comme le représentant du gouvernement et assister à la représentation extraordinaire.

Le bureau des locations fut assiégé, ce qui ne s'était pas vu depuis Louis-Philippe, le jour de la représentation de gala à laquelle avait assisté le duc d'Orléans.

Les dames se firent des toilettes. Modistes et couturières furent sur les dents.

Enfin, le jour de la représentation arriva.

Le matin, de grandes affiches furent apposées sur les murs de la ville.

La soirée fut d'un bout à l'autre un vrai triomphe. Néanmoins, M. Saint-Gratien se vit retirer, le lendemain même, la subvention annuelle de 600 francs que lui allouait la ville, dans le but de faire connaître aux Rubiconds les chefs d'œuvre de notre littérature.